

Petits Classiques

LAROUSSE

Le Barbier de Séville

de BEAUMARCHAIS

L'œuvre à l'examen
La dissertation

Par Marion Martin-Suhamy



Corpus bac 1 :

Maîtres et valets de de comédie

Objet d'étude : comique et comédie

Texte 1 : *Dom Juan ou le Festin de pierre* (1665), Molière, Acte I, scène 2 (extrait)

Texte 2 : *L'Île des esclaves* (1725), Marivaux, scène 9 (entière)

Texte 3 : *Le Barbier de Séville* (1775), Beaumarchais, Acte I, scène 2 (à partir de « LE COMTE - Ô grâce, grâce, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? » jusqu'à la fin)

Texte 1 : *Dom Juan ou le Festin de pierre* (1665), Molière, Acte I, scène 2 (extrait)

À Sganarelle qui reproche à son maître Dom Juan d'« aimer de tous côtés », celui-ci rétorque que « tout le plaisir de l'amour est dans le changement » et que son ambition est d'étendre indéfiniment ses conquêtes amoureuses.

...

SGANARELLE.

Mais, monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

DOM JUAN.

Comment ? Quelle vie est-ce que je mène ?

SGANARELLE

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites...

DOM JUAN.

Y a-t-il rien de plus agréable ?

SGANARELLE.

Il est vrai, je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi, s'il n'y avait point de mal ; mais, monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

DOM JUAN.

Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma foi ! Monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

DOM JUAN.

Holà ! Maître sot, vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous savez ce que vous faites, vous ; et si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; et si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, le regardant en face : " Osez-vous bien ainsi vous jouer au ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ? Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités ? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que... "

DOM JUAN.

Paix !

SGANARELLE.

De quoi est-il question ?

DOM JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au cœur, et qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusques en cette ville.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien, monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois ?

DOM JUAN.

Et pourquoi craindre ? Ne l'ai-je pas bien tué ?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, et il aurait tort de se plaindre.

DOM JUAN.

J'ai eu ma grâce de cette affaire

SGANARELLE.

Oui, mais cette grâce n'éteint pas peut-être le ressentiment des parents et des amis, et...

DOM JUAN.

Ah ! N'allons point songer au mal qui nous peut arriver, et songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser ; et le hasard me fit voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si contents l'un de l'autre, et faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion ; j'en fus frappé au cœur et mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble ; le dépit alarma mes désirs, et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, et rompre cet attachement, dont la délicatesse de mon cœur se tenait offensée ; mais jusques ici tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, et j'ai une petite barque et des gens, avec quoi fort facilement je prétends enlever la belle.

SGANARELLE.

Ha ! Monsieur...

DOM JUAN.

Hein ?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, et vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

Texte 2 : *L'Île des esclaves* (1725), Marivaux, scène 9

Iphicrate et Euphrosine, deux maîtres accompagnés de leurs esclaves, Arlequin et Cléanthis, ont fait naufrage. L'île où ils ont échoué est régie par un code social dont le principe est l'inversion des conditions. Les deux maîtres ont donc pris les habits et la condition de leur esclave, et vice versa.

Iphicrate, Arlequin

IPHICRATE. – Cléanthis m'a dit que tu voulais t'entretenir avec moi ; que me veux-tu ? As-tu encore quelques nouvelles insultes à me faire ?

ARLEQUIN. - Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire, mon ami, sinon que je voulais te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrosine ; voilà tout. À qui diantre en as-tu ?

IPHICRATE. - Peux-tu me le demander, Arlequin ?

ARLEQUIN. - Eh ! pardi, oui, je le peux, puisque je le fais.

IPHICRATE. - On m'avait promis que mon esclavage finirait bientôt, mais on me trompe, et c'en est fait, je succombe ; je me meurs, Arlequin, et tu perdras bientôt ce malheureux maître qui ne te croyait pas capable des indignités qu'il a souffertes de toi.

ARLEQUIN. - Ah ! il ne nous manquait plus que cela, et nos amours auront bonne mine. Écoute, je te défends de mourir par malice ; par maladie, passe, je te le permets.

IPHICRATE. - Les dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN. - Eh ! de quoi veux-tu qu'ils me punissent ? d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE. - De ton audace et de tes mépris envers ton maître ; rien ne m'a été si sensible, je l'avoue. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maison de mon père ; le tien y est encore ; il t'avait recommandé ton devoir en partant ; moi-même je t'avais choisi par un sentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voyage ; je croyais que tu m'aimais, et cela m'attachait à toi.

ARLEQUIN, *pleurant*. - Eh ! qui est-ce qui te dit que je ne t'aime plus ?

IPHICRATE. - Tu m'aimes, et tu me fais mille injures ?

ARLEQUIN. - Parce que je me moque un petit brin de toi, cela empêche-t-il que je ne t'aime ? Tu disais bien que tu m'aimais, toi, quand tu me faisais battre ; est-ce que les étrivières sont plus honnêtes que les moqueries ?

IPHICRATE. - Je conviens que j'ai pu quelquefois te maltraiter sans trop de sujet.

ARLEQUIN. - C'est la vérité.

IPHICRATE. - Mais par combien de bontés n'ai-je pas réparé cela !

ARLEQUIN. - Cela n'est pas de ma connaissance.

IPHICRATE. - D'ailleurs, ne fallait-il pas te corriger de tes défauts ?

ARLEQUIN. - J'ai plus pâti des tiens que des miens ; mes plus grands défauts, c'était ta mauvaise humeur, ton autorité, et le peu de cas que tu faisais de ton pauvre esclave.

IPHICRATE. - Va, tu n'es qu'un ingrat ; au lieu de me secourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leur coutume ou à m'en affranchir, et qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnaissance !

ARLEQUIN. - Tu as raison, mon ami ; tu me remontes bien mon devoir ici pour toi ; mais tu n'as jamais su le tien pour moi, quand nous étions dans Athènes. Tu veux que je partage ton affliction, et jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien va, je dois avoir le cœur meilleur que toi ; car il y a plus longtemps que je souffre, et que je sais ce que c'est que de la peine. Tu m'as battu par amitié : puisque tu le dis, je te le pardonne ; je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, et fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes camarades ; je les prierai de te renvoyer, et s'ils ne le veulent pas, je te garderai comme mon ami ; car je ne te ressemble pas, moi ; je n'aurais point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE, s'approchant d'Arlequin. - Mon cher Arlequin, fasse le ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aie la joie de te montrer un jour les sentiments que tu me donnes pour toi ! Va, mon cher enfant, oublie que tu fus mon esclave, et je me ressouviendrai toujours que je ne méritais pas d'être ton maître.

ARLEQUIN. - Ne dites donc point comme cela, mon cher patron : si j'avais été votre pareil, je n'aurais peut-être pas mieux valu que vous. C'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toujours rendu. Quand vous n'étiez pas raisonnable, c'était ma faute.

IPHICRATE, l'embrassant. - Ta générosité me couvre de confusion.

ARLEQUIN. - Mon pauvre patron, qu'il y a de plaisir à bien faire ! (Après quoi, il déshabille son maître.)

IPHICRATE. - Que fais-tu, mon cher ami ?

ARLEQUIN. - Rendez-moi mon habit, et reprenez le vôtre ; je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE. - Je ne saurais retenir mes larmes. Fais ce que tu voudras.

Texte 3 : Le Barbier de Séville, Beaumarchais, I, 2 (depuis « Le Comte - Ô grâce, grâce, ami !

Le Comte __ Oh grâce ! grâce, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO – Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets¹ à Chloris², que j'envoyais des énigmes³ aux journaux, qu'il courait des madrigaux⁴ de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE – Puissamment raisonné ! Et tu ne lui fis pas représenter⁵...

FIGARO – Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE – Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO – Eh ! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE – Paresseux, dérangé...

FIGARO – Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ?

LE COMTE, *riant*. – Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO – Non pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant*. – Un moment... J'ai cru que c'était elle.... Dis toujours, je t'entends de reste⁶.

FIGARO – De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur...

¹ Bouquets : compliments en vers adressés à la femme aimée.

² Chloris : nom traditionnellement donné à la femme aimée dans les « bouquets ».

³ Énigmes : jeu consistant à faire deviner un mot à partir d'une définition ambiguë ou de dessins.

⁴ Madrigaux : poèmes courts et galants.

⁵ Représenter : remarquer.

⁶ De reste : plus qu'il n'est nécessaire.

LE COMTE — Ah ! miséricorde !

FIGARO (*Pendant sa réplique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalousie.*) — En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs ; des mains... comme des battoirs⁷ ; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et d'honneur, avant la pièce, le café⁸ m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE — Ah ! La cabale ! Monsieur l'auteur tombé !

FIGARO — Tout comme un autre : pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE — L'ennui te vengera bien d'eux ?

FIGARO — Ah ! Comme je leur en garde⁹, morbleu !

LE COMTE — Tu jures ! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges¹⁰ ?

FIGARO — On a vingt-quatre ans au théâtre ; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE — Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid

Figaro — C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins¹¹, les critiques, les maringouins¹², les envieux, les feuillistes¹³, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevait de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé¹⁴ de dettes et léger d'argent ; à la fin, convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid, et, mon bagage en

⁷ Battoirs : grosses palettes de bois servant à battre la lessive.

⁸ Le café : c'est là, notamment au café Procope, à côté de l'ancienne Comédie-Française, que l'on débattait des pièces.

⁹ Comme je leur en garde : je leur réserve une belle vengeance.

¹⁰ Maudire ses juges : expression ambiguë, à prendre au sens propre ou au sens juridique de faire appel, contester un jugement.

¹¹ Cousin : sorte de moucheron piquant et importun.

¹² Maringouins : mouchérons des pays chauds.

¹³ Feuillistes : journalistes. Néologisme péjoratif.

¹⁴ Abîmé de : ruiné par.

sautoir¹⁵, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie ; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements ; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là ; aidant au bon temps, supportant le mauvais ; me moquant des sots, bravant les méchants ; riant de ma misère et faisant la barbe à¹⁶ tout le monde ; vous me voyez enfin établi dans Séville et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

LE COMTE — Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

Figaro — L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté ?

LE COMTE — Sauvons-nous.

Figaro — Pourquoi ?

LE COMTE — Viens donc, malheureux ! tu me perds.
(*Ils se cachent.*)

¹⁵ En sautoir : porté autour du cou.

¹⁶ Faire la barbe à : au sens propre, ou au sens figuré de « faire quelque chose en dépit de ».

Sujet 2. Dissertation.

Dans quelle mesure la comédie constitue-t-elle un moyen privilégié de dénoncer les injustices et de corriger les mœurs ? Vous répondrez en vous appuyant sur les textes du corpus et sur d'autres extraits de comédies que vous connaissez.

On se rappellera les principes de l'introduction de la dissertation.

a) Amener le sujet

Depuis l'Antiquité, la comédie se joue entre des personnages de rang "moyen" et a une visée morale : corriger les vices par le rire (*castigare ridendo mores*).

b) Présenter le sujet

C'est donc les défauts et les rapports entre ces différents personnages – qui pourraient être nous-mêmes – qui constituent le fond de commerce de la comédie : travers moraux ou sociaux que la confrontation, à huis clos, des différents membres d'une petite société met en lumière et en cause, de façon à faire à la fois sourire ou rire et réfléchir.

c) Questionner le sujet

En quoi la comédie serait-elle un moyen privilégié de dénoncer les injustices et de corriger les mœurs ?

d) Annoncer une démarche organisée

La comédie dénonce et corrige d'autant mieux qu'elle se situe dans le quotidien de relations humaines vraisemblables (la plupart du temps fondées sur des relations de pouvoir entre personnes de condition moyenne), même si elles sont parfois poussées à l'extrême. Les personnages qui sont sur scène, c'est (presque) vous et moi. Ce qui leur arrive peut ou a pu nous arriver. Cela nous touche et nous fait réfléchir (1).

La comédie dénonce d'autant plus facilement des injustices qu'elle donne souvent un rôle de premier plan à des personnages de rang social inférieur, qui sont chargés de dire des vérités que d'autres n'oseraient - ou n'ont pas intérêt à - dire, de déstabiliser, de provoquer et de dénoncer ce qu'ils voient et éventuellement subissent, et qui finissent souvent dans le parti des vainqueurs, ce qui donne du poids à leur discours (2).

Mais la comédie dénonce surtout d'autant mieux les défauts inhérents aux personnages ou aux relations sociales qu'elle cherche à faire rire. Or, selon Bergson, le rire est essentiellement provoqué par du mécanique plaqué sur du vivant, que ce soit dans les effets de répétition, d'inversion, d'interférence des séries (= quiproquos), qui peuvent s'appliquer aux mots comme aux gestes ou aux situations de la vie quotidienne représentée sur scène, ou dans la mise en scène de personnages ayant un vice ou un défaut de comportement social majeur, ce qui leur donne une raideur comique aux yeux des autres (comique de caractère). D'autre part, on ne rit pas sans arrière-pensée : lorsqu'on rit de quelqu'un, on porte sur lui un jugement, on le juge ridicule. Par là, une comédie qui fait rire d'un personnage ou d'une situation le ou la dénonce et corrige en même temps (3).

1. La comédie se situe dans le quotidien de relations humaines vraisemblables.

On choisira ici parmi les multiples exemples de rapport de supérieur à inférieur du théâtre classique et contemporain.

2. La comédie donne souvent un rôle de premier plan à un personnage de rang social inférieur.

Sganarelle, Figaro, Arlequin, comme Dorine dans *Le Tartuffe*, critiquent l'attitude de leur maître, de leur défaut particulier, et/ou de la classe qu'ils représentent.

3. La comédie ou l'art de faire rire et de dénoncer en même temps.

On montrera ce qu'ont de risible et de condamnable en même temps les plaintes d'Iphicrate dans *L'Île des esclaves*, les critiques du Comte vis-à-vis de Figaro dans *Le Barbier de Séville*, les protestations d'honnêteté du Comte dans *Le Mariage de Figaro*, quand il taxe le droit du seigneur de droit barbare (I, 10), etc.

On se rappellera les principes de la conclusion de dissertation.

a) Répondre à la question posée

Ainsi la comédie est-elle un moyen privilégié de dénoncer les injustices et de corriger les mœurs tant parce qu'elle met en scène des gens comme nous, que parce qu'elle donne la parole à ceux qui sont le plus souvent victimes d'injustices ou qu'elle exploite les ressources du rire.

b) Proposer des prolongements

Au XIX^e siècle, il appartiendra aussi au drame de dénoncer les injustices et de corriger les mœurs. Au XX^e siècle, le théâtre dénonce toujours, tout en donnant une vision plus désabusée de la société. L'espoir de corriger la société est sans doute plus mince.